

Le Royaume-Uni se rend aux urnes, divisé et indécis

• Les électeurs britanniques se rendent aux urnes, ce jeudi. Les conservateurs du Premier ministre Cameron et l'opposition travailliste menées par Ed Miliband sont au coude-à-coude.

• La montée en puissance des nationalistes écossais et du parti europhobe Ukip bouleversent le bipartisme classique.

La clé du scrutin en Ecosse

De mémoire de Britanniques, l'élection générale du 7 mai s'annonce comme l'une des plus serrées de l'histoire. Les sondages donnent les conservateurs du Premier ministre David Cameron au coude-à-coude avec l'opposition travailliste dirigée par Ed Miliband, autour de 33-34% des votes. Comme en mai 2010, aucun des deux partis ne devrait obtenir la majorité à la Chambre des communes.

Les Libéraux-démocrates n'y sont cette fois-ci pour rien. Punis par les électeurs suite à leur participation à l'actuelle coalition gouvernementale, ces derniers devraient au mieux recueillir 10% des votes, contre 23% il y a cinq ans, et gagner une vingtaine de sièges, contre cinquante-sept actuellement. Décrédibilisé depuis le triplement des frais universitaires qu'il avait promis d'éliminer, leur leader Nick Clegg pourrait même perdre son siège de député et disparaître de la scène politique.

SNP, surtout, et Ukip troublent le jeu

Le statu quo national est surtout dû à l'incroyable performance du Parti national écossais (SNP). Les indépendantistes semblent en effet bien partis pour effacer les travaillistes d'Ecosse, leur fief historique, et les priver ainsi de la majorité. Si le Labour devrait en effet gagner une quarantaine de sièges en Angleterre aujourd'hui aux mains des conservateurs, il devrait en perdre autant en Ecosse aux dépens des nationalistes. La nouvelle cheffe du parti et Premier ministre de l'Ecosse, Nicola Sturgeon, a joué un rôle majeur dans cette progression. Plus modérée que son prédécesseur Alex Salmond, elle a réussi à capitaliser le référendum sur l'indépendance perdu de septembre dernier et à attirer de nouveaux partisans.

Le Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni (Ukip) de Nigel Farage vient également perturber le bipartisme traditionnel. Son message contestataire fonctionne auprès des électeurs désabusés, travaillistes ou conservateurs. Et si l'Ukip aura bien du mal à gagner plus d'un ou deux sièges, il devrait en revanche perturber l'élection dans plusieurs circonscriptions, en capturant par exemple des votes conservateurs qui feront élire le candidat travailliste ou libéral-démocrate. Son rôle sera prépondérant dans cette élection si indécise.

TdB, à Londres

Ed Miliband est enfin parvenu à se faire un prénom

Portrait **Tristan de Bourbon**
Correspondant à Londres

En un mois, Ed Miliband s'est fait prénom. Car en dépit du fait qu'il est à la tête du Labour depuis septembre 2010, le cadet des Miliband était resté dans l'ombre de son frère aîné David, étoile filante du Parti travailliste. La campagne électorale l'a enfin révélé au public. Le chef de l'opposition apparaît désormais comme un Premier ministre crédible.

Ed Miliband est plus intellectuel qu'un tribun. Après de brillantes études, il devient en 1993 chercheur et rédacteur des discours d'Harriet Harman, l'une des figures du Labour. Trois ans plus tard, il est nommé conseiller spécial de Gordon Brown, quand celui-ci devient Chancelier de l'échiquier en 1997. En 2003, il s'éloigne pourtant de la politique et part étudier la tradition social-démocrate à l'université américaine d'Harvard. Il se détache du New Labour de Tony Blair et réapprend les valeurs de la gauche britannique : égalité et solidarité. Il se rapproche du même coup de ses racines. Décédé en 1995, son père, Ralph Miliband, fut un sociologue et politologue de tendance marxiste réputé et l'un des travaillistes les plus influents.

Deux ans après son élection à la Chambre des communes, l'arrivée au pouvoir de Gordon Brown en 2007 le propulse sur le devant de la scène. Il devient Secré-

taire d'Etat à l'Energie et au Changement climatique, tandis que son frère est nommé aux Affaires étrangères.

Lutte fratricide avec David, pour prendre la tête du Labour

La comparaison entre les deux frères est incessante, et guère à son avantage. Posé, imposant et héritier de Blair, David est (presque) autant apprécié des conservateurs que des membres de son parti. Ed, avec ses cheveux hirsutes, son visage poupon et son léger zozotement, convainc moins. Et ce même si ses interventions sur le réchauffement climatique et surtout son aveu du fait que les travaillistes étaient devenus bien trop proches de la City lui donnent l'image d'un homme courageux et lui attirent la sympathie de l'aile gauche de son parti.

Après la défaite de Brown en mai 2010, le temps de donner une nouvelle impulsion au Labour est venu. Et par la même occasion celui de se confronter à son frère, qui brigue aussi la tête du parti. Ed ne bat David que grâce au soutien des syndicats. La ligne d'attaque des Tories est toute trouvée. D'emblée, il rejette le surnom de "Red Ed" (Ed le rouge) dont l'ont affublé les médias conservateurs et assure qu'il "ne vacillera pas vers la gauche (...) Je suis mon propre homme". De fait, durant les années suivantes, le chef de l'opposi-

tion s'est efforcé de renier son image de "dangereux gauchiste". Il qualifie d'"erreur" un vaste mouvement de grève et soutient la plupart des coupes budgétaires décidées par le chancelier de l'Echiquier Osborne. "Très fin tacticien, Ed Miliband choisit habilement ses combats", rappelle Patrick Dunleavy, politologue à la London School of Economics : "Il a sérieusement ébrulé l'empire britannique du magnat des médias Rupert Murdoch, fait échouer l'intervention militaire en Syrie et promis de geler les tarifs d'électricité, une mesure très populaire."

Ce tardif revirement à gauche s'accompagne d'un changement d'image. Ed Miliband a beaucoup travaillé ses apparitions en public. Il n'apparaît plus confus et embarrassé lors de ses débats télévisés. Lors des conférences et échanges avec le public, il se force à sourire en toute occasion pour endosser le costume du dirigeant optimiste et volontaire. Les Britanniques n'y sont pas insensibles.

Sa crédibilité en tant que leader politique est renforcée, même s'il reste jugé moins apte que le conservateur David Cameron à diriger le pays. Margaret Thatcher se trouvait dans la même situation en 1979, ce qui ne l'avait pas empêchée d'être élue. C'est bien là un trait qu'Ed Miliband aimerait avoir en commun avec la Dame de fer. Sans doute l'un des seuls.

C'est un fin tacticien, qui sait choisir ses combats.

George Osborne, l'éminence grise de David Cameron

Portrait **Tristan de Bourbon**
Correspondant à Londres

Il est le stratège du parti conservateur depuis près de dix ans. Mais, contrairement au Premier ministre David Cameron, il ne disparaîtra pas de l'échiquier politique en cas de défaite des siens le 7 mai. Prévoyant, George Osborne a déjà commencé à déployer ses tentacules en vue de la succession de son "plus proche ami en politique".

Gideon Oliver, prénom qu'il a changé à 13 ans, naît en 1971 à Londres dans une famille très aisée. Son père aristocrate s'est enrichi en créant une entreprise de tissus et de papiers peints, aujourd'hui estimée à plus de 20 millions d'euros, dont 15% appartient à son fils. Après de brillantes études, il tente en 1993 de devenir journaliste. Sans succès. Il rejoint finalement en 1994 le département de recherche du parti conservateur.

Il est rapidement nommé conseiller spécial d'un ministre de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Alimentation sérieusement secoué par la crise de "la vache folle". Il intègre ensuite l'équipe politique du Premier ministre John Major jusqu'à sa défaite en 1997. Il est nommé secrétaire politique et rédacteur du leader du parti William Hague, qui sera lui aussi écrasé par Tony Blair en 2001. Il parvient néanmoins à tirer son épingle du jeu puisqu'il est élu à la Chambre des communes.

En 2004, il est nommé responsable du Trésor au sein

de l'opposition, avant d'en devenir, à seulement 33 ans, responsable des finances. "Boy George", son surnom, se montre déjà capable de surmonter rapidement des échecs. Après la défaite de Michael Howard à l'élection de 2005, il soutient David Cameron, et organise sa campagne. Ce sera sa première victoire politique.

"La pieuvre" se place et place ses pions

Se sachant peu apprécié dans son propre parti, il tisse sa toile pour assurer ses arrières. Il est surnommé "la pieuvre", en raison de sa capacité à atteindre tous les clans conservateurs et à placer ses alliés à des postes clés. "Si vous n'êtes pas un ami de George, vous pouvez oublier la possibilité d'obtenir quoi que ce soit!", peste un parlementaire conservateur.

Lors de l'accession des Tories au pouvoir en mai 2010, il est nommé chancelier de l'Echiquier (ministre des Finances) malgré la réticence de la vieille garde du parti, qui voit surtout en lui un idéologue arrogant. En quelques mois, il va d'ailleurs devenir l'homme le plus haï du Royaume-Uni. Ses mesures d'austérité extrêmes n'aboutissent qu'à une explosion du chômage et de l'inflation, et un effondrement de la croissance. Suprême humiliation, il est hué à son apparition dans le stade olympique lors des Jeux d'été 2012.

Conscient de la nécessité de changer son image, il

adopte une coupe de cheveux plus moderne et perd douze kilos. Il s'affiche en chemise avec des ouvriers et des employés pour montrer son acharnement à remonter le pays. Une évolution stylistique qui coïncide avec le retournement de l'économie nationale.

Pourtant, les dires de l'analyste politique Peter Osborne, fin connaisseur des conservateurs, sont loin d'être élogieux : "Je ne crois pas qu'un chancelier de l'Echiquier ait jamais passé aussi peu de temps au Trésor qu'Osborne (...) Il passe plusieurs fois par jour à Downing Street pour déterminer la stratégie politique."

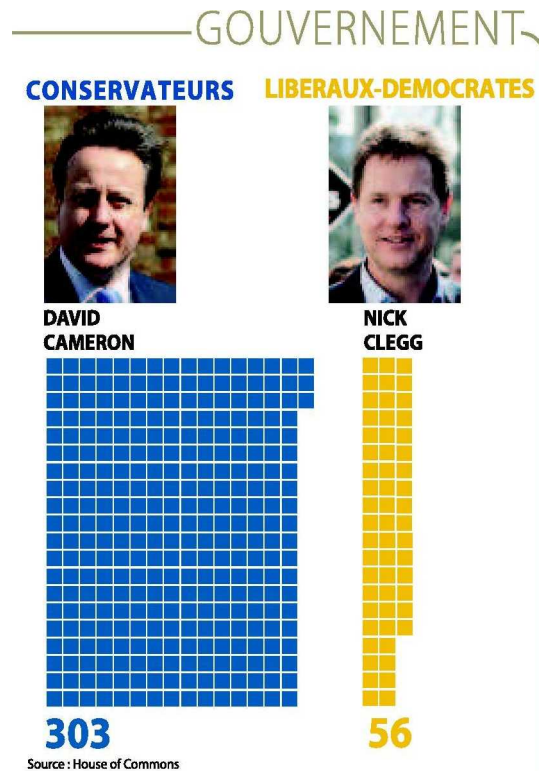
Comme le travailliste Peter Mandelson, éminence grise de Tony Blair, George Osborne semble avoir compris qu'il ne pourra pas briguer la tête du parti en cas de défaite. Il a récemment commencé à louer les faits d'armes de Boris Johnson,

l'un de ses principaux ennemis. "La pieuvre" veut s'assurer que le maire de Londres, issu du même moule social et intellectuel que lui, empêchera la ministre de l'Intérieur Theresa May de prendre les commandes. La victoire de cette dernière, plus proche de l'électorat conservateur traditionnel et dotée d'un fort tempérament, signifierait son éviction. Or, George Osborne veut assurer son avenir : une position privilégiée sous la direction d'un cinquième leader conservateur successif.

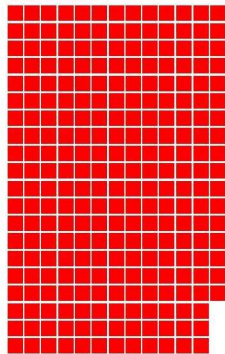
"Si vous n'êtes pas un ami de George, oubliez la possibilité d'obtenir quoi que ce soit."

UN ÉLU CONSERVATEUR

Les sièges à la Chambre des Communes sortante



OPPOSITION

TRAVAILLISTES**ED MILIBAND****257****UKIP****NIGEL FARAGE**

2

VERTS**NATHALIE BENNET**

1

Parti national écossais**NICOLA STURGEON**

6

Parti du Pays de Galles**LEANNE WOOD**

3

+ LES AUTRES PARTIS

Democratic Unionist Party	8	Respect Party	1
Sinn Féin <i>in abstention</i>	5	Independants	5
SDLP	3	Speaker	1
Alliance Party	1		

Le Premier ministre sera celui qui parviendra à conclure des alliances

■ Pour le politologue Vernon Bogdanor, les partis secondaires joueront un rôle majeur.

Entretien **Tristan de Bourbon**
Correspondant à Londres

Grand spécialiste des questions politiques et institutionnelles, Vernon Bogdanor, de l'université d'Oxford, retrace les enjeux et les particularités du scrutin britannique.

Jamais une élection générale semble n'avoir été aussi contestée...

Pour la première fois de l'histoire, cinq partis devraient obtenir plus de 5% des votes: les conservateurs, le Parti travailliste, le Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni (Ukip), les Libéraux-démocrates et les verts. Il y en a même six en Ecosse et au Pays de Galles avec leurs partis nationalistes respectifs. Cet éparpillement des votes, cumulé à un système électoral uninominal à un tour, rend impossible de prévoir le résultat du scrutin.

Pouvez-vous nous en dire plus sur la spécificité du système électoral britannique ?

Dans chaque circonscription, le candidat qui obtient le plus grand nombre de votes est élu à la Chambre des communes. Cela signifie qu'un parti dont les votes sont disséminés dans tout le pays peut n'avoir aucun élu. C'est le cas de l'Ukip: il

obtiendra au moins 10% des votes mais risque de n'avoir aucun représentant, comme les verts, qui devraient récolter entre 5 et 6%. En revanche, bien ancrés dans des circonscriptions ou des régions précises, les Lib-dem et le Parti national écossais (SNP) bénéficient de ce système. Les Lib-dem auront moins de voix que l'Ukip mais sans doute une vingtaine de sièges; le SNP, uniquement présent en Ecosse, obtiendra au mieux 4% des votes nationaux mais deviendra le troisième parti du pays avec quarante à cinquante élus.

Quel sera le rôle de ces partis secondaires lors de l'élection ?

Même sans obtenir d'élus, ils peuvent déterminer le vainqueur de leur circonscription. En 2010, vingt-six conservateurs auraient sans doute été élus à la place d'un travailliste si un candidat Ukip ne leur avait pas arraché des voix. David Cameron aurait obtenu la majorité aux Communes et il n'aurait pas été obligé de monter une coalition gouvernementale avec les Lib-dems. Pour revenir au présent, une fois le résultat connu, ces partis secondaires seront indispensables à la formation du gouvernement: il est peu probable que les conservateurs ou les travaillistes obtiennent la majorité.

Comment expliquez-vous, au regard des chiffres de l'économie, que les conservateurs ne survolent pas les sondages ?

Ils sont considérés comme plus compétents pour diriger le pays mais les Britanniques ne les aiment pas. Et cette situation ne risque pas de s'inverser avec la hausse du nombre d'immigrés: en 2010, seuls 17% des électeurs de minorités ethniques ont voté en leur faveur.

Ce sera donc difficile pour David Cameron de rester au 10 Downing Street ?

En fait, rien n'est certain. Personne ne peut forcer le Premier ministre à quitter son poste. C'est la raison pour laquelle son prédécesseur, Gordon Brown, bien que battu en 2010, avait tenté pendant plusieurs jours de former une coalition avec les Libéraux-démocrates. Il n'avait démissionné qu'à l'annonce de leur refus.

Pourquoi ?

Les textes ne reconnaissent pas les élections mais le discours de la Reine qui ouvre le Parlement. Si David Cameron est battu mais parvient à survivre au vote de confiance grâce à des alliances, il peut se retrouver à la tête d'un gouvernement

minoritaire. C'est une éventualité à ne pas écarter, bien que peu probable: il sera en difficulté s'il n'obtient pas autant de sièges qu'en 2010.

La voie est donc ouverte aux travaillistes ?

Oui, surtout qu'à nombre égal de votes au niveau national, les travaillistes remporteront une cinquantaine de sièges supplémentaires car les circonscriptions où ils sont traditionnellement performants comptent moins de votants. Dans un premier temps, Ed Miliband se contentera sans doute de diriger un gouvernement minoritaire plutôt que de former une coalition. Il est très probable qu'il demandera dès cet automne aux Britanniques de revenir aux urnes pour lui accorder la majorité.

Quels éléments pourraient faire la différence ou créer la surprise ?

Les femmes. Elles sont plus hésitantes et elles décident de leur vote plus tard que les hommes. Elle suivent beaucoup moins la campagne, ne regardent pas les débats télévisés et se basent sur des éléments concrets: la situation économique de leur foyer, l'emploi, le prix de leurs courses, etc. A l'inverse, les personnes âgées sont considérées comme les électeurs les plus importants par les partis car elles votent en masse. C'est la raison pour laquelle les mesurées dévoilées ces dernières semaines les protègent. A l'inverse, personne ne s'intéresse aux jeunes car ils votent peu: 44% des 18-24 ans se sont rendus aux urnes en 2010 contre 76% des plus de 65 ans. Du coup, certaines des décisions les plus sévères prises par le gouvernement ces cinq dernières années les concernent: triplement des frais universitaires, diminution et restriction d'accès aux aides sociales pour les jeunes, etc.

“L'éparpillement des votes et le système uninominal à un tour rendent le résultat imprévisible.”